

PAS DE POLITIQUE.

L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIERES.

PÈRE L'ÉGOÛNE, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 10 MAI 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouvera dans tous les dépôts de journaux, et est livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ÉTENDARD."

Nous demandons aux correspondants de L'OUVRIER de bien vouloir adresser leurs lettres au "PÈRE L'ÉGOÛNE," No. 31 rue St. Jacques, Montréal.

Catéchisme social et politique.

L'autorité, telle que Dieu la veut, telle que l'entend l'Église, telle que les hommes sensés la réclament, est une délégation divine.

Pour éclaircir cette question aujourd'hui fort embrouillée, il faut distinguer entre la chose, c'est-à-dire l'autorité en elle-même, et la personne, ou les personnes qui la possèdent et l'exercent.

L'autorité en elle-même est une puissance déléguée par Dieu. En effet, toute puissance vient de Dieu, "directement ou indirectement." Pour qu'un homme devienne légitimement seigneur et maître, il faut qu'il reçoive ce qu'il n'a point et ce que Dieu seul possède : l'autorité, le droit de commander et de diriger.

Dans l'ordre religieux, dans l'ordre civil, dans l'ordre domestique, l'autorité est une délégation divine. Elle est le droit d'imposer aux membres de la société des obligations à la fois physiques et morales ; en d'autres termes d'obtenir d'eux les actes et les abstentions nécessaires à la fin de la société et de les obtenir par devoir de conscience et, au besoin, par une légitime contrainte.

Cette autorité est l'un des éléments essentiels de toute société : elle y existe donc nécessairement, au moins en principe et à l'état latent. Et elle y est par le fait de la volonté souveraine de Dieu, qui la communique à la société, par là même qu'il veut l'existence de celle-ci.

L'autorité réside donc originairement dans la société et elle lui vient de Dieu.

Le but de l'autorité est le règne du Christ et le bien public. La liberté est la puissance, donnée à chaque membre d'une société, d'atteindre sa fin et d'accomplir les volontés divines ; en d'autres termes, la puissance de faire le bien : l'autorité est la puissance donnée aux chefs de cette société, de faire faire le bien ; ou, ce qui revient au même, de sauvegarder et de servir avec dévouement la liberté de chacun.

L'autorité, soit religieuse, soit civile, soit domestique, est pour la liberté, et non la liberté pour l'autorité. Le pape, l'évêque, le prêtre, les ministres de l'Église, sont les serviteurs de Dieu et des âmes ; les rois et les magistrats, tels que les a faits le christianisme, sont les serviteurs des peuples, et ils savent que les peuples ne sont pas faits pour eux, mais bien eux pour les peuples.

Enfin dans la famille chrétienne, le père n'usera son autorité que pour le bien de la mère, des enfants et des serviteurs ; et la mère également sous la direction du père. Le père et la mère sont pour la famille, et non la famille pour le père et la mère. On le voit : l'égoïsme, l'orgueil, l'arbitraire sont absolument étrangers à la notion chrétienne et véritable de l'autorité, force essentiellement bonne et sainte, qui conserve entre les mains de la créature son caractère divin, de justice, de bonté, d'amour, de sacrifice.

L'autorité a une double mission, par rapport à la liberté des sujets : d'abord elle doit la respecter et la laisser se développer dans toute sa belle énergie : l'étouffer serait un crime : et si, pour remplir la mission qu'elle tient de Dieu, elle est obligée de donner des règles à l'exercice de la liberté, ces règles doivent toujours être inspirées par l'intérêt général et par le vrai bien de la société ; appréciation qui n'est point laissée aux caprices du chef, mais que règle l'enseignement infaillible de l'Église qui est l'infaillible interprète du droit naturel comme du droit surnaturel.

En second lieu, l'autorité a pour mission et par conséquent pour devoir proprement dit de faire faire le bien ; elle ne doit pas se contenter d'empêcher le mal et de laisser les gens faire le bien s'ils le veulent ; elle doit, dans la mesure du possible et selon les circonstances, s'employer toute entière, avec un zèle infatigable, à aider, à fortifier, à exciter la volonté de chacun et de tous, afin que Jésus-Christ règne le plus parfaitement possible, et dans l'ordre directement religieux, et dans l'ordre civil et politique, et dans l'ordre domestique et privé.

Nous verrons la semaine prochaine comment cette autorité passe dans celui qui dans ceux qui l'exercent.

L'ÉGOÛNE.

LA SANTÉ C'EST LA FORTUNE.

Les personnes d'un tempérament sanguin, bilieux ne doivent user de viande qu'avec modération. Les végétaux conviennent beaucoup mieux. La vie de l'homme sanguin doit être variée, et s'il n'a pas de disposition marquée pour la plétore, disposition à devenir trop gras, il peut faire usage de tous les aliments et de toutes les boissons.

Celui chez qui le sang surabonde doit prendre des aliments peu nourrissants, des boissons rafraîchissantes ; qu'il s'abstienne de vin pur, de liqueurs, de café ; les viandes blanches, les herbes potagères, lui conviennent ; s'il on est pléthorique il faut éviter les aliments succulents, gras, huileux, assaisonnés ; ne boire que peu de vin, ou avec beaucoup d'eau.

Le sujet nerveux s'abstiendra d'aliments visqueux, de légumes farineux, de pâtes non fermentées, de mets d'une digestion difficile, d'assaisonnements excitants : Qu'il mange du pain bien levé, bien cuit, des viandes blanches gélatineuses, telles que le veau, l'agneau, la poule, le poulet, des herbes, des fruits ; qu'il boive un vin léger, de la petite bière ou un cidre bien paré, peu chargé, point de viande noire, bœuf, pigeon, gibier, et pas de poissons de mer, de coquillages surtout, pas de viandes salées, fumées, etc.

Les lymphatiques ne doivent pas beaucoup se nourrir de végétaux, les plantes réputées antiscorbutiques, diurétiques leur conviennent ; point d'aliments gras, visqueux ou provenant de jeunes animaux, pas de poissons, de farineux, de légumes féculents ; qu'ils mangent des viandes riches en fibrine, du bœuf, du mouton, du gibier ; qu'ils usent sans excès de vin généreux, de liqueurs spiritueuses et d'assaisonnement.

Peu de viandes aux enfants et aux jeunes gens, les légumes, les racines, les herbes, les fruits leur conviennent, un vin léger, trempé, mais peu de liqueur forte.

A mesure que la vie s'avance, il faut une nourriture plus tonique et plus réparatrice.

Dans la vieillesse, éviter les liqueurs fortes, les épices, les abus de table, manger peu surtout le soir ; peu de viande noire, pain bien cuit ; végétaux nourrissants, vin vieux et généreux pris modérément ; point d'aliments gras, farineux, pesants.

L'éducation que l'on donne aux femmes les fait différer presque entièrement de l'homme. D'une constitution plus faible, plus irritable, elles ont toujours à craindre les maladies nerveuses. Leur régime se rapproche de celui de la jeunesse. Point d'aliments difficiles à digérer, pas de stimulants, d'épices, de café, de liqueurs, mais des viandes blanches, etc.

La femme qui mène une vie active dont le physique et le moral se rapprochent de l'homme, doit suivre le régime de celui-ci, sauf les précautions qu'exigent les différents états qui sont particuliers à son sexe.

La vieillesse est plus hâtive chez la jeunesse, mais les progrès en sont plus lents.

A CHACUN SON MÉTIER.

Ce vieux proverbe mérite bien d'être classé parmi ceux qu'on appelle la sagesse des nations, et rien n'est plus pratique dans la vie ; malheureusement on l'oublie trop de nos jours, et on semble vouloir le faire passer de mode.

A chacun son métier, pourtant ; car le même homme n'est pas propre à tout ; il y a peu de ces génies qui deviennent ce qu'ils n'ont pas appris. Vous êtes excellent fantassin et savez bien manier un fusil ; mais, avant de devenir bon artiller, il vous faut un apprentissage nouveau, il vous faut des études nouvelles, il faut vous tromper d'abord, puis faire un peu mieux, puis faire des progrès marqués, puis faire bien tout à fait. Autrement, si on avait la science infuse, à quoi serviraient les écoles, les collèges, les apprentissages ? Et si cela ne servait à rien, conçoit-on que tant d'hommes de bon sens consentiraient à s'y soumettre ?

Il faut donc que chacun fasse son métier, c'est-à-dire, fasse ce qu'il a appris, ce qu'il a étudié, ce à quoi il a été jugé bon. Voulez-vous qu'une ferme marche bien ? Mettez-la entre les mains de cultivateurs-pratiques, d'hommes qui savent manier une charrue, labourer une terre, et non pas entre les mains de manufacturiers qui seront très-habiles, sans doute, dans leur partie, mais ne sauront pas ce qu'est la culture. Voulez-vous qu'une manufacture marche rondement ? mettez-y un sage industriel, et non pas un agriculteur. Autrement, l'un et l'autre devront apprendre à leurs dépens : et si cette manière d'apprendre est sûre, elle est évidemment chère et coûteuse.

Le monde cependant est plein de gens qui n'agissent pas de la sorte, et qui oublient cet autre proverbe : propre à tout, propre à rien. Voilà un bon fermier, qui gagnait honorablement sa vie, un domestique qui avait de bons gages ; la manie de faire fortune les prend, et ils se font commerçants. Or, comme ils n'y entendent rien, qu'ils ont dit un jour : faisons-nous commerçants, et qu'ils se sont persuadés l'être le lendemain, leurs affaires vont tout de travers. Ils achètent quand il faudrait vendre, et ils vendent quand il faudrait acheter. Ils font crédit à qui ne le mérite pas, ou prennent de la mauvaise marchandise. Avec cela, comment faire fortune ? L'hôpital est là pour répondre.

On ne peut entrer ici dans les détails ; mais que